

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Italie
Savinio, Fruttero et Lucentini

François Ricard

Volume 23, numéro 2 (134), mars–avril 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60267ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ricard, F. (1981). Compte rendu de [Italie : Savinio, Fruttero et Lucentini]. *Liberté*, 23(2), 134–138.

Lire en traduction

FRANÇOIS RICARD

Italie : Savinio, Fruttero et Lucentini

D'Italie, deux livres que tout sépare, qui n'ont pratiquement rien à voir l'un avec l'autre, ni par le temps, ni par le genre, ni par le style, et que ma lecture rassemble pourtant, qu'elle confond dans la même délectation, attentive à ce qui, malgré toutes leurs différences, par delà ces différences, vibre également dans l'un et dans l'autre : la liberté, la légèreté radicale de l'esprit.

D'un côté, le livre majeur d'un disparu : Alberto Savinio, frère inquiétant du peintre Chirico, peintre lui-même, et musicien, et metteur en scène, et surtout écrivain, mais un de ces écrivains sans véritable chef-d'œuvre, parce que le chef-d'œuvre l'aurait contraint à s'immobiliser, à s'alourdir, à délaissé ce

* Alberto Savinio, *Encyclopédie nouvelle*, traduit de l'italien par Nino Frank, Paris, Gallimard, 1980, collection « Du monde entier », 419 pages.

mouvement, cette vitesse, cette sorte de fuite et de surprise perpétuelle où il a choisi de penser et d'écrire. Mélange d'Ariel et de M. Teste, Savinio n'a donné aucune œuvre un peu élaborée, aucun livre de longue haleine, aucun roman ; seulement des nouvelles (*Toute la vie*, Gallimard, 1975 ; *Achille énamouré*, Gallimard, 1979), quelques recueils d'essais autobiographiques ou critiques (*Maupassant et l'« Autre »*, Gallimard, 1977 ; *Hommes racontez-vous*, Gallimard, 1978) et cette *Encyclopédie nouvelle* * qui, composée de textes épars rassemblés après coup pour la publication, n'en constitue pas moins son livre peut-être le plus représentatif, le plus fidèle à ce que fut la « manière » propre de Savinio, sa manière essentiellement *aérienne*, présocratique, d'être, de vivre et de réfléchir.

Comme le dit son titre, l'ouvrage est composé à la façon d'une encyclopédie : quelque deux cents articles classés par ordre alphabétique et portant sur les sujets les plus variés. Mais c'est une encyclopédie strictement privée, qui n'a pas pour ambition de faire le tour d'un savoir, mais plutôt celui d'un esprit face à ce savoir, lequel du reste est immense, mais sert seulement de toile de fond ou de champ d'exercice à une conscience avant tout préoccupée de sa propre lucidité, de sa propre liberté, qu'elle tient justement de ne se laisser dévorer par aucune vérité, de ne se laisser distraire de la seule considération de son ignorance foncière par aucune illusion de certitude ou de valeur. D'ailleurs, c'est par pure ironie que Savinio a donné ce titre à son livre, lui qui écrit à l'article « Encyclopédie » :

Nulla possibilità aujourd'hui d'une enciclopedia. Nulla possibilità aujourd'hui di *tutto sapere*. Nulla possibilità aujourd'hui d'une science *circolare*, d'une science *achevée*. Nulla *omogeneità* aujourd'hui des connaissances. Nulla *affinité spirituelle* aujourd'hui entre elles. Nulla *tendance commune* aujourd'hui en elles. Aujourd'hui, un *déséquilibre profond* domine le savoir . . .

Et pourtant, comme Léonard en son temps, Savinio sait tout. Mais c'est une connaissance *non sérieuse*, une connaissance qui se tait en état de crise permanente et qui éprouve constamment l'impossibilité de son achèvement, si ce n'est dans son retournement, dans sa propre négation, qui est le plus précieux de ce qu'elle peut offrir à l'esprit qui se livre à elle : tout connaître comme l'unique moyen de s'alléger de toute connaissance.

La culture a essentiellement pour objectif de faire connaître *beaucoup* de choses. Plus on connaît de choses, moins on donne d'importance à chaque chose : moins de foi, moins de foi *absolue*. Connaître beaucoup de choses équivaut à les connaître plus librement, donc mieux. (...) Concluons : comme les finalités de la culture sont de faire connaître le plus grand nombre de choses, et comme le fait de connaître une chose équivaut à la détruire, l'objectif suprême de la culture est l'ignorance...

Comment ne pas songer à Montaigne, au « que sais-je » qui est à la fois origine et fin de l'érudition ? Et c'est bien de Montaigne que Savinio se rapproche le plus, par l'éclectisme, l'attitude mentale, la réserve ironique et la méfiance à l'égard de toute forme de dogmatisme. Mais un Montaigne qui aurait été revu et corrigé par Voltaire et Stendhal, donc impitoyable envers toute mystification, toute semblance de transcendantalisme et de foi, mais aussi par les surréalistes, et donc à la recherche d'une métaphysique résolument moderne, concrète, fondée sur l'étonnement et le soupçon devant toute réalité, devant toute opacité apparente des choses et des mots. Un Montaigne de notre temps, peut-être même *le* Montaigne de notre temps.

On lira surtout, dans l'*Encyclopédie nouvelle*, les articles « Art », « Carrousel », « Culture », « Drame », « Europe », « Prose », « Rêves ». Mais on ne s'en tiendra pas là. Car ce qui compte ici, c'est beaucoup moins le contenu lui-même, ce sont moins les idées, que leur mouvement, que la circulation mentale qui les parcourt et les dépasse, en répandant sur elles une traînée de lumière pure dans laquelle elles apparaissent bel et bien pour ce qu'elles sont : des points d'ombre, des îles obscures dans l'eau libre de l'esprit.

Chez Savinio, le *jeu* est ce qui définit le fonctionnement ultime de la pensée. Non pas le jeu innocent et grave que notre mièvrerie attribue souvent aux enfants, mais un jeu ironique, dévastateur, à l'opposé de tout angélisme, un jeu comme seul peut s'y adonner l'adulte, celui qui sait.

Or c'est un peu à une partie de ce genre, à ce ludisme conscient et corrosif, que nous convie un autre livre italien traduit dernièrement et qui, comme je disais, paraît se situer aux antipodes de Savinio, puisqu'il s'agit d'un long roman de cinq cents

pages, et policier en plus : *la Nuit du grand Boss* *.

Et cette fois, c'est une partie qui se joue à deux, étant donné que, comme ceux de l'Argentin Bustos Domecq, ce roman est écrit par un auteur en deux personnes : Carlo Fruttero et Franco Lucentini, ce qui déjà, en soi, est bon signe. L'écriture en collaboration, et ces deux-là en ont fait leur pratique habituelle (*la Femme du dimanche*, Seuil, 1973 ; *Ruines avec figures*, Seuil, 1975 ; *la Signification de l'existence*, Éditions des Autres, 1979), suppose en effet (sauf peut-être quand on s'appelle Goncourt ou Tharaud) que l'on se soit défait d'une certaine conception de la littérature, ou du moins de l'écrivain, qu'on soit parvenu, comme l'écrivait Fruttero dans son « Portrait de l'artiste en belle âme », à cet « âge heureux, entre jeunesse et vieillesse, où l'on peut se permettre de ne plus faire de sa vie une affaire personnelle » :

À cet âge sans poids, qui est Fruttero ? qui est Lucentini ? Rien, personne, n'importe qui. Question sans intérêt. Ne compte plus que ce qu'on fait au jour le jour, au mois le mois, et dans l'instant même où on le fait ; la seule fierté est d'avoir enfin réussi à ne plus se prendre pour des héros, des personnages, des protagonistes, d'avoir laissé au vestiaire les naïves auréoles de papier d'argent et les costumes mal coupés loués au prêt-à-porter des attitudes . . .

Donc, aucun lyrisme, aucune confession dans ces pages, aucune singularité que celle de l'œuvre même, aucun « corps » que celui de la forme, d'une limpidité, d'une agilité quasi parfaites.

D'ordinaire, on ne résume pas un roman policier pour garder au lecteur la joie de découvrir lui-même la clé de l'énigme. Dans *la Nuit du grand Boss*, toutefois, la conclusion, la révélation finale reste secondaire. Elle est peut-être même un brin décevante, mais c'est surtout parce qu'elle met fin à la lecture et, paradoxalement, parce qu'elle ne peut guère être prise pour une fausse piste. Or, tandis que dans la plupart des romans policiers, le plaisir du lecteur vient de ce qu'il cherche à démasquer le coupable avant que le commissaire ne l'arrête, ou en tous cas de ce qu'il voit la lumière se faire peu à peu sur les circonstances et les mobiles du crime, ici, curieusement, c'est presque le contraire. On est ravi, plutôt, par l'obscurcissement progressif, par l'é-

* Carlo Fruttero et Franco Lucentini, *la Nuit du grand Boss*, roman traduit de l'italien par Jean-Claude Zancarini, Paris, Grasset, 1980, 480 pages.

paississement, de page en page, du mystère et de la complexité de l'intrigue, bref, par l'accumulation des erreurs. La vérité ne se dévoile pas peu à peu ; on dirait plutôt qu'elle se voile, se complique, se dérobe à mesure que progresse le récit, et le lecteur, qui le sait, suit avec plus de délices les fausses pistes que les bonnes ; conscient de tomber dans des panneaux, il s'y précipite avec joie, avec plus de joie, même, que s'il percevait le mystère, et rien ne le satisfait autant que de s'égarer dans ce labyrinthe qu'il voudrait encore plus vaste et plus trompeur.

C'est que la vérité n'est pas ici ce qui intéresse le lecteur. Fasciné, il l'est plutôt par le jeu de la recherche elle-même, par le fait d'aller sans cesse d'une impasse à l'autre, d'une interprétation erronée à une autre interprétation peut-être encore plus erronée, et de se laisser conduire à travers les méandres des événements, des indices, des personnages, comme dans une danse qui aurait en elle-même sa propre fin et sa propre beauté.

À cette perfection, Fruttero et Lucentini ne parviennent que grâce à leur art incomparable de la narration, à leur humour, et surtout à cette distance souriante qu'ils ne cessent de maintenir parfois la « liberté créatrice », c'est-à-dire rien d'autre que la primauté accordée aux jeux de la forme sur le sérieux de la substance, en un mot, à l'esprit.